

Il est fait beaucoup de bruit à Paris, dans les revues et les milieux littéraires autorisés, d'une « nouvelle » philosophie, qui imposerait, à travers des ruptures (avec Hegel, Marx, Nietzsche et le structuralisme) et des redécouvertes (Platon, Schopenhauer) une nouvelle forme d'autorité théorique dont la particularité serait précisément de renoncer à la forme manifeste de l'autorité. Ce bruit est amplifié par les médias : de Paris Match au Nouvel Observateur, de Play-boy à la Quinzaine littéraire, de France-Culture à Antenne 2, cela s'affirme et s'étale avec une certaine force entraînant et dissuasive (de quoi ?).

On cite des noms : A. Glucksmann, B.-H. Lévy, J.-P. Dollé, M. Guérin, C. Jambet et G. Lardreau. On parle de ralliements : J. E.-Hallier, bien sûr, qui ne manque pas une apostasie, et même Ph. Sollers, qui n'en finit pas de se retourner.

Restructuration

Ce bruit, ne nous y trompons pas, est un bruit d'armes ; pas seulement une mode pour chroniqueurs mondains, ni un nouveau gadget pour techniciens du marketing éditorial. Il y a quelques années, Sartre pouvait dire que la bourgeoisie n'avait plus d'idéologie ; il lui suffisait, pour s'imposer, de peser de son seul poids matériel. Assurée de son propre ressassement, elle se contentait de s'aveugler au nouveau, à la critique scientifique et historique, et les intellectuels ne manquaient pas, qui lui prélaient, pour cet aveuglement, un concours actif.

La restauration idéologique qui se met en place à travers cette « nouvelle » philosophie est contemporaine de la restructuration politique (RPR,

PR et compagnie) par laquelle la droite tente de s'affirmer nouvelle. Contemporaine, mais pas homologue, même si la coïncidence de ces deux mouvements n'a rien de fortuit. De droite ? Vous n'y pensez pas ! Ils ont fait mal, ils ont fait Mao, les voilà qui font leur « mea culpa ». Militants plutôt tièdes, d'ailleurs (voyez Lévy, racontant son pal 68 : « Je me suis enfermé, cloîtré entre mes quatre murs, avec une carte de Paris et une radio à transistors, passionnément attentif à ce qui me paraissait être un magnifique exemple de guérilla de positions. ») Mais non, Glucksmann, le plus fin d'entre eux, n'est pas de droite.

La preuve : il n'arrête pas de le dire. Et si vous persistez à le situer à droite, c'est que vous ne parvenez pas à vous sentir de gauche si vous n'avez pas auparavant baptisé de droite ceux qui ne pensent pas comme vous, voyons ! Ces balancements topologiques sont peu intéressants. Il déclare s'opposer farouchement au capitalisme. Je veux bien, mais la protestation individuelle la plus émouvante ne peut rien transformer du réel historique si elle refuse « a priori » de reconnaître en quels termes se pose aujourd'hui (juin 1977) la question des contradictions du capitalisme et si on méconnaît aussi farouchement l'existence évidente d'une alternative progressiste au pouvoir actuel.

Nizan appelait « chiens de garde » des penseurs, pour la plupart oubliés aujourd'hui, qui ne se sentaient pas l'âme de conservateurs. Nos nouveaux philosophes non plus. Mais voilà : le mouvement même qu'ils impriment à la lutte idéologique (ce scepticisme si paradoxalement militant) produit une relève objective des positions idéologiques bourgeoises. Et cela n'a pas échappé à la vigilance des penseurs officiels de

Les nouveaux chiens de garde

la droite, Revel ou Cau, par exemple, qui les écoutent avec un intérêt non dissimulé et les font valoir où ils peuvent ; ainsi Cau, dans « Paris-Match », présente Glucksmann comme « de toute cette génération d'intellectuels, celui dont l'implacable véhémence argumente de la manière la plus serrée et arrache sans pitié ni pitié tous les falbalas et tous les masques dont s'affuble l'Union de la gauche ».

Pessimisme

Si l'on débarrasse cette philosophie de ses masques et de ses falbalas, si l'on passe sur le flou conceptuel (évident) et les effets de manche, ce qui se délivre comme le message le plus insistant est une attitude face au politique, soit de renoncement pessimiste, soit d'exaltation lyrique d'une radicalité politique sans réserve, vécue comme jouissance et comme intégrité du sujet (que n'aliénerait pas l'appartenance à une organisation politique de masse).

Un pessimisme prosélytique, un pessimisme qui s'affirme, qui cherche à s'imposer, à se faire des adeptes est un pessimisme truqué. Ce qu'il recouvre ou dénie peut être tout autre chose : par exemple, une peur de possédant. Il y a sans doute des intellectuels, à l'aise matériellement,

pour appréhender tout bas la réalisation de ce qu'ils avaient paru souhaiter un moment : une transformation politique.

La dénégation prend alors la forme habituelle de la surenchère : le Programme commun ? Allons donc, ce qu'il faut c'est une révolution culturelle. Il y a des nostalgiques en puissance de l'ancien régime qui, avant même que les forces de gauche n'aient pris le pouvoir, ont déjà décidé qu'après 1978, tout allait capoter. Après tout, la bourgeoisie laissait de belles marges, elle nourrissait des intellectuels autorisés à lui cracher dessus dans les limites spectaculaires du théâtre, du cinéma et de l'édition prudente, camarades, on ne va pas laisser perdre tout ça, et nos privilégiés donc ? Bref, ces métaphysiciens, comme dirait Nietzsche, sont peut-être d'abord des bourgeois, et entendent le rester.

(Oui, je leur laisse Schopenhauer qu'ils le broutent en paix, mais Nietzsche là non, pas question de le abandonner ce misanthrope pauvre amour de l'homme, ce critique exigeant de tous les optimismes et de tous les pessimismes, cet analyste endurant de la pensée bourgeoise, qui se serait étranglé de rire à voir ces artistes ascétiques se réclamer de lui ou encore le purpurin cardinal Cavaletti glisser sur la scène parisienne et l'inquisiteur équilibriste, y étendre le bras et nous jouer la grande scène

Li humanité
13 juin 1977

du départ en guerre sainte de nos nouveaux philosophes !)

Bourgeois seulement ? Non, il y a là quelque chose que les nouveaux pourfendeurs de ces nouveaux idéologues n'ont pas encore mis au jour, et qui tient autant à l'extrême fragilité, à la précarité de la domination de certains intellectuels dans le champ idéologique qu'au dépérissement progressif de toutes les formes de validation de l'autorité intellectuelle (la sourde rébellion des élèves, des lecteurs, des spectateurs, des récepteurs contre les maîtres, les auteurs, les créateurs, les émetteurs).

Le privilège d'émettre

Que défendent, que gardent ces aimables molosses de la modernité théorique ? Ne vous y trompez pas : ce n'est pas la pureté de l'air, ni la vigueur de l'affirmation révolutionnaire, ni la singularité de chaque sujet que menacerait l'hypertrophie du politique ou le totalitarisme bureaucratique du Programme commun, non, ce qu'ils défendent jalousement, c'est le *privilège d'émettre*, privilège des maîtres (penseurs ?) que la bourgeoisie leur reconnaît sélectivement.

Repoussant du pied les cadavres encore chauds de leurs devanciers (Baudrillard, Guattari, Lyotard), qui tenaient les mêmes rôles et montaient la même garde, ils tiennent le devant de la scène et proposent la consommation de la théorie comme spectacle.

A Paris, dans le même temps, mais on n'en parle guère, des dizaines de milliers de jeunes intellectuels, au chômage tournent lentement dans leurs fantasmes, flippent ou se flinguent ; d'autres, aussi nombreux, travailleurs, auxiliaires, attendent d'être remerciés ; dans le reste du pays, les jeunes, intellectuels et manuels, sont

des centaines de milliers à être sur la touche, ruinés avant l'âge, dans l'incertitude et l'écoeurement.

Eux, c'est pas leur problème. Leur problème apparent, c'est de débusquer les stéréotypes marxistes imprégnant la culture et le discours dominants ; leur problème réel, c'est de venir au pouvoir dans le champ idéologique ou de s'y maintenir, à tout prix. Ils sentent bien qu'ils n'ont plus d'emploi dans les luttes actuelles, et, comme ils n'ont aucune envie de se retirer du commerce des idées, ils tentent des efforts désespérés pour déplacer la scène.

Du point de vue de leurs carrières respectives (de théoriciens ou d'écrivains), le calcul n'est pas idiot. Si la droite se maintient en 1978, l'avenir est à eux : et comme alors ils seront virulents contre le système capitaliste intouchable ! Si les forces de transformation l'emportent, ils pourront se donner le plaisir supplémentaire de « lutter » contre le pouvoir ou de garder les mains libres pour applaudir devant chaque difficulté rencontrée. On peut leur faire confiance pour, à chaque faux pas, lancer, triomphants : « On vous l'avait bien dit ! »

Preuve de la faiblesse de leurs analyses politiques : elles ne tiennent qu'au prix d'une caricature aplatisante des propositions de transformation de la gauche. Avec un axiome obsessionnel qui traverse tout ça : le P.C. n'a pas, ne peut pas avoir changé. Et tout un réseau d'équations lugubres : nationalisations = bureaucratie mortifère, Marx = Goulag, etc. Nos héros sont fatigués. Ces loup-garous ne sont que de las gourous. A quand la prochaine bouffe chez Edgar, avec Barre et Giscard ? Et n'aboyez pas tous en même temps, il y en aura pour tout le monde.

J.-M. GENG.